

Ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle

Il y a de la philosophie dans l'humour.

Pour Bernard

« Hommes supérieurs, apprenez donc à rire. » Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

« Que nul n'entre ici s'il ne s'apprête à rire. » Inconnu

Quand on entre en philosophie, on ne s'attend pas spécialement à entrer à l'école de l'humour. En effet, les philosophes ont souvent emprunté un ton grave, lourd et solennel, leurs démonstrations tolérant difficilement les remises en question. Il y a des choses avec lesquelles ils ne sauraient badiner : l'être, l'éthique, la politique, le sens de la vie, la mort volontaire, pour n'en nommer que quelques-unes. L'impératif philosophique de rendre raison débouche rarement sur l'absence de ... raison et, même quand la déraison survient, le plus souvent il n'y a vraiment pas de quoi rire ! Momos, dieu de la raillerie, fut chassé de l'Olympe par les autres dieux qui en avaient assez d'être l'objet de ses sarcasmes. Un peu de sérieux, s'il vous plaît ! Un peu de profondeur ! Voilà : le mot est lâché ! De la profondeur ! On ne saurait se maintenir à la surface. Pourquoi pas un peu d'allemand ici, langue bien désignée pour exprimer tant de choses graves : pour atteindre le *Grund* (fondement) il faut être *tief* (profond).

Dans la modeste collaboration qui suit, nous voudrions quand même montrer que faire preuve d'humour ne s'oppose pas nécessairement à la pensée philosophique en tant qu'art de vivre et amour de la sagesse. Nous verrons qu'il y a présence de philosophie dans une certaine forme d'humour, que l'humour peut même servir d'exutoire face à des discours ténébreux et renverser la vapeur des « lucides » faisant l'apologie du nihilisme !

1. Vous avez dit philosophie et ... humour ?

Un esprit le moins philosophique, cherchant à se démarquer par une plus grande lucidité, peut-il trouver de quoi rire en sondant froidement le cœur des hommes et en observant la situation mondiale ? Au rythme où vont les choses, certains doutent même que l'humanité voit le XXII^e siècle. Encore beau que nous soyons arrivés au XXI^e siècle se consoleront quelques-uns. L'ère est à la catastrophe totale. Hollywood nous sensibilise même lentement à notre destin inéluctable en nous proposant des *blockbusters* de fin du monde : de *La planète des singes*, en passant par *Soleil vert* jusqu'à *I am Legend* et les prochains *The Road* et *2012*, la liste est longue. L'industrie du divertissement, bien appuyée en cela par l'industrie des armes, sait rentabiliser nos peurs et notre pessimisme quant à notre avenir.

Dans ces conditions, l'humour serait-il petit-bourgeois ? Réservé aux bien-portants, à ceux que la vie a encore préservés des chagrins et des douleurs, bref, aux esprits moins ... philosophiques ? On associe parfois l'origine de la philosophie à notre condition de mortel. C'est parce que l'être humain se sait *fini* qu'il se questionne sur le sens de son existence. Pouvons-nous alors aménager une place à l'humour quand mon ami, mon enfant, mon père et moi-même devons nécessairement mourir ? La mort n'est-elle pas l'ultime limite de l'humour ?

Peut-être pas. La mort elle-même est parfois ridicule. Voyez les *Darwin Awards*. L'humour joue un rôle bienfaiteur en tentant de juguler la mort. Il devient une sorte de compagnon compatissant devant les malheurs de la vie. Dans *Paul à Québec*, la bande dessinée de Michel Rabagliati, Suzanne, Lucie et Monique, alors que leur père Roland est mourant et qu'elles se relayaient à son chevet depuis des semaines, sont prises d'un fou rire incontrôlable à

l'extérieur du centre des soins palliatifs. Après tant de gravité, un interlude était nécessaire. Elles sortent, fument un joint et s'éclatent. Les vivants peuvent se permettre une bouffée d'air régénératrice. L'humour, dit-on, est aussi la politesse du désespoir.

Alors, humour et ... philosophie ? Si l'on réduit l'humour à une forme d'abêtissement des masses et d'exercice d'auto-aveuglement, ce qu'il est, malheureusement, trop souvent, bien entendu humour et philosophie ne sauraient guère faire bon ménage. Entre la vérité et le rire gras, le véritable esprit philosophique n'hésite pas longtemps : « mieux vaut une vraie tristesse qu'une fausse joie », note André Comte-Sponville lorsqu'il parle du bonheur dans la vérité (voir *Le bonheur, désespérément*). Faut-il, pour atteindre cette vérité, plonger dans le profond et le ton grave ? Non. L'humour n'est pas nécessairement le contraire de la vérité. Il ne se réduit pas au baume sur la plaie ou aux oeillets confortables de l'oubli. Il arrive bien souvent à l'humour de nous aider à mieux comprendre nos blessures, à émousser les vicissitudes de la vie sans nous les faire oublier pour autant. À ce moment-là, l'humour est loin de se réduire au simple passe-temps. Que peuvent aussi offrir les passe-temps quand le réel concret envoie ses coups de semonces ? Que des illusions.

Karl Jaspers a répertorié trois voies classiques nous menant sur le chemin du questionnement philosophique : l'étonnement, le doute et les situations-limites. Je suis convaincu que l'humour, le meilleur s'entend, peut aussi nous dévoiler quelque chose d'essentiel de la réalité. Les leçons de Diogène le Cynique nous le démontrent amplement.

Il est vrai que l'on retrouve peu d'exemples, dans l'histoire de la philosophie, où l'humour aurait été la principale *Weltanschauung*, le prisme à travers lequel on saisit la réalité dans sa vérité. À moins que je ne me trompe, et, dans ce cas, j'aurai déjà fait un fou de moi, ce genre

de philosophie n'existe pas. Ou si peu. À vrai dire, Diogène le cynique n'était pas un farceur ; il pouvait peut-être faire le pitre, mais il n'était pas le clown de service dont on cherchait la compagnie pour se dérider. L'œuvre d'Érasme de Rotterdam, *Éloge de la Folie* (1509), fait sans doute figure d'exception, même si son humour penche davantage du côté de la satire et du sarcasme. Dans ce livre, le grand ami de Thomas More eut la sagesse de donner la parole à la Folie proprement humaine, très répandue, un peu comme la raison en fait. Il ne parle pas d'une folie qui serait décrite dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, mais de la folie qui, conforme à la nature humaine, joue continuellement un rôle dans nos vies.

2. Il y a de la philosophie dans l'humour

« Notre passé est sinistre ; notre présent est invivable ; heureusement que nous n'avons pas d'avenir ! » Philip Geluck, dessinateur.

On dit souvent que l'humour voyage mal d'une culture à l'autre. Pourtant, une certaine forme d'humour, l'humour de qualité, celui qui s'adresse plus à notre intelligence qu'à nos pieds, peut traverser les barrières culturelles. Les œuvres de Cervantès, Molière, Chaplin et Woody Allen franchissent les époques parce que leurs drôleries atteignent l'universalité et font preuve de grande sagesse. Peut-être que mes exemples sont un peu européo-centristes - je réfléchis à partir d'exemples que je connais davantage -, mais toutes les cultures savent exprimer l'humour.

La littérature, le théâtre, le cinéma, bref les œuvres de fiction parviennent bien mieux que la philosophie à rendre l'aspect ludique, drôle et comique de la vie. C'est toujours dans le singulier que l'humour obtient son effet maximal et non dans les réflexions sur l'universel qui

peuvent en découler. Kundera écrit dans *L'Art du roman* que « la sagesse du roman est différente de celle de la philosophie. Le roman est né non pas de l'esprit théorique mais de l'esprit de l'humour. » La manière même de la philosophie exige qu'elle se situe toujours un peu en retrait, en décalage conceptuel face à la réalité. L'humour aussi est en décalage, mais sa contribution indirecte au domaine de la pensée ne se met pas avant tout au service de la théorie. Son but premier n'est pas de nous fournir une grille d'analyse complète de la société. Par contre, bien des constructions théoriques, idéologiques, philosophiques, éthiques, politiques, etc., nourrissent jusqu'à plus soif les discours humoristiques qui en tirent des conséquences extrêmes à travers la mise en scène de situations concrètes.

Les mots d'esprit, les situations cocasses et absurdes donnent à penser, personne ne le contestera. Il est bien plus facile de montrer qu'il y a de la philosophie (comprise au sens large) dans l'humour que de l'humour dans la philosophie. Bien des exemples pourraient être donnés ici. Nous ne nous tromperons pas en mentionnant *Les Temps modernes* (*Modern Times*, 1936) de Charlie Chaplin. En même temps que nous rions des frasques de Charlot dans ses tentatives de garder le rythme pendant le travail à la chaîne, le réalisateur et acteur Chaplin dénonce les avatars d'un capitalisme inhumain qui dépassera les bornes dans sa chasse aveugle au communisme. On y voit Charlot qui est littéralement « avalé » par la machine de montage. Plus tard, pour des raisons de productivité, il devra tester une machine à nourrir les ouvriers. Évidemment, le tout finira par se détraquer ; la machine fonctionnera bien plus vite que le pauvre Charlot peut manger.

Avec *Zelig* (1983), Woody Allen nous présente un faux documentaire, commenté par de vrais intellectuels (Saul Bellow, Susan Sontag, Bruno Bettelheim, etc.) sur le curieux personnage de Leonard Zelig qui a la particularité d'être caméléon. Zelig devient obèse en présence

d'obèses, Chinois en présence de Chinois, etc. *It's safe to be like others*, avoue-t-il lors d'une séance d'hypnose conduite par le docteur Eudora Fletcher qui s'est entichée de lui. Soutenu par ce désir d'être aimé par tout le monde, un désir sans doute motivé par cette dernière parole du père sur son lit de mort : « la vie est un cauchemar de souffrance sans signification », Zelig est l'ultime conformiste. En faisant siennes, non seulement les apparences physiques, mais aussi mentales de quiconque, Zelig en vient même à épouser l'idéologie nazie. Ces comportements auraient pu être bien mieux analysés à l'aide des œuvres, par exemple, de Gustave Le Bon, Freud ou Hannah Arendt, mais *Zelig* ne cherche pas à nous fournir les éléments clefs de la psychologie des foules et des individus englués dans la société de masse. Même la conclusion du film, « l'amour d'une seule lui a sauvé la vie », n'est pas une thèse en soi qui ferait figure de panacée. Elle ne sert que cette histoire particulière. Malgré ce « défaut » conceptuel, ce film dénonce avec humour les dérapages de ceux qui se laissent entraîner, sans esprit critique, par les mouvements de masse.

L'humour peut dévoiler une certaine vérité et peut aussi aider à vivre. Le 12 février 2009, j'ai entendu sur les ondes de la radio de Radio-Canada une entrevue avec Philippe Lelouche, auteur de *J'en ai marre d'être juif, j'ai envie d'arrêter*. Lelouche raconta qu'il avait déjà participé à une manifestation anti-raciste : un jeune avait été kidnappé et battu sous le seul prétexte qu'il était Juif. Pendant la manif, il fut témoin de la scène suivante : deux Juifs âgés se croisent, entament une conversation et se rendent compte que tous deux avaient été à Auschwitz. La limite de l'humour ? Y a-t-il des thèmes dont le traitement humoristique est a priori impossible ? Tout est affaire de tact. L'un dit à l'autre : vous y étiez depuis quelle année ? Réponse : à partir de 1942. Et vous ? Je suis arrivé en 1943. Et le premier de rétorquer : ah, vous savez, vous n'avez rien manqué ! Tout comme dans le film de Roberto Benigni, *La vie est belle* (1997), cet humour-là n'ignore pas le drame. Il ne tente pas de le dissimuler, de le

faire oublier. Sa catharsis permet de dédramatiser et de continuer à vivre. « L'humour est le sérieux derrière la plaisanterie » remarque Lucien Gurlinger dans son livre *De l'ironie à l'humour*.

Bien des mots d'esprit ont su apporter des lumières très éclairantes sur des réalités bien tristes. Quelques exemples. Lorsqu'il devint pratiquement impossible pour Freud de demeurer plus longtemps à Vienne, il dut signer une déclaration selon laquelle il aurait toujours été bien traité par la Gestapo. Après sa signature, l'auteur du *Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905) ajouta alors au bas du document la petite note suivante, bien plus empreinte d'ironie que d'humour il faut le dire : « Je recommande la Gestapo à tous. » (« Ich kann die Gestapo jedermann auf das beste empfehlen. ») On devine aisément que le document ainsi neutralisé ne put servir ensuite aux fins de propagande nazie. Lors d'un voyage en Angleterre, Mahatma Gandhi, à une question de journaliste qui lui demandait : « Que pensez-vous de la civilisation occidentale ? », aurait répondu ceci : « Je pense que ce serait une très bonne idée. » Je ne sais trop si le journaliste croyait que le pauvre Gandhi allait tomber béat d'admiration devant le modernisme anglais. En tout cas, ce mot d'esprit, après que le saint homme ait vu les bidonvilles de Londres, força à un peu plus d'humilité. Nous devons le trait d'humour suivant, teinté de pensée critique, à l'actrice Susan Sarandon exaspérée par le culte de l'automobile : « La seule occasion de croiser quelqu'un à Los Angeles est d'avoir un accident d'automobile. » Terminons avec cette note un peu plus cynique que l'on doit à Bill Watterson, l'auteur de la bande dessinée *Calvin & Hobbes* : « La preuve irréfutable qu'il existe de l'intelligence sur les autres planètes, c'est que personne n'a jamais cherché à entrer en contact avec la terre. »

L'humour se pratique-t-il au détriment des autres ? À propos de l'ironie et de l'humour, écoutons ce qu'André Comte-Sponville en dit : « L'ironiste rit des autres. L'humoriste, de soi ou de tout. Il s'inclut dans le rire qu'il suscite. C'est pourquoi il nous fait du bien, en mettant

l'ego à distance. L'ironie méprise, exclut, condamne. L'humour pardonne ou comprend. L'ironie blesse ; l'humour soigne ou apaise. »

3. Nihilisme et humour

Il arrive à la philosophie savante d'être incompréhensible. Elle quitte le sol du langage ordinaire et s'élève bien haut dans la spirale d'abstraction où seuls quelques initiés détiennent les clefs de la compréhension. Les autres peuvent toujours esquisser un sourire en guise d'excuse. À l'inverse, il y a parfois des propos fort compréhensibles à première vue mais qui désarçonnent au plus haut point tant ils sont ennemis de la vie. L'humour étant une forme d'éloge de la vie, il ne faudrait pas hésiter à l'appliquer à certains propos nihilistes. Je pense ici à des pensées soutenues par des nihilistes professionnels. Il est vrai que je me suis moi-même nourri jadis à une certaine enseigne existentialiste ; plus la sauce était déprimante, plus elle me semblait vraie. L'existentialisme ne saurait cependant se réduire au pessimisme ou au nihilisme. Bien au contraire, il a fortement contribué à revivifier nos existences endormies. Toutefois, je saurai toujours gré à l'écrivaine et essayiste Nancy Huston d'avoir donné une petite raclée, dans son livre *Professeurs de désespoir*, aux abonnés de la détresse existentielle érigée en credo. Au lieu d'attitudes mortifères, certaines enflures verbales de ces fameux professeurs ont déjà provoqué chez moi des éclats de rire. Ce rire ne débouchait pas nécessairement sur la joie ; il était plutôt ironique. En ce sens, j'ai toujours apprécié la devise du défunt magazine humoristique québécois *Croc* : *Ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle.*

L'humour peut se transformer en *arme critique*, à la manière d'une douche froide salutaire, quand certains discours nihilistes nous plongent dans un état proche de la torpeur. L'humour ne termine pas le travail critique à lui seul, mais il peut en constituer un bon point de départ, le

temps d'arrêt nécessaire pour reprendre son souffle. Bien sûr, il y a des aspects déprimants dans la vie. Les raisons d'être pessimistes ne manquent pas, mais faut-il en rajouter ? Faut-il transformer ces raisons de dénigrer la vie en vérités fondamentales ? Sont-ils vraiment plus lucides ceux qui clament, à la manière du père de Zelig, que « la vie est un cauchemar de souffrance sans signification » ? Comme le dit Huston, il s'agit en fait de rejeter les prémisses du nihilisme, celui, en tout cas, qui ne voit que *des inconvénients d'être né*. Déjà un certain Calderón, auteur et poète dramatique espagnol, écrivait en 1635, dans *La vie est un songe*, que « la plus grande erreur de l'homme est d'être né. » Une boutade ? Peut-être, mais elle connut une prospérité bien sérieuse. Que dire aussi de cette désormais célèbre phrase, écrite par celui que l'essayiste désigne comme le « père néant », le roi des pessimistes, j'ai nommé Schopenhauer : « La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui. » Non, Schopenhauer n'est pas humoriste. Certains de ses propos sont tellement désespérants qu'un peu d'humour déjanté permet de faire éclater ses idées noires s'immisçant dans nos esprits. Un disciple de Schopenhauer aurait retranscrit cette phrase du maître : « Le seul bonheur est de ne pas naître. » Et celle-là aussi n'est pas mal : « La fin du monde, voilà le salut. » Tordant, n'est-ce pas ? Mais qui va rire et jouir alors s'il n'y a plus personne ? Qui va profiter du « salut » ? Et dire que Chaplin était un lecteur assidu de Schopenhauer !

Dans le palmarès de Huston se trouve aussi Samuel Beckett, auteur incontournable, mais constamment aux prises avec ses multiples dépressions : « Tout ce que je regrette, c'est d'être né. Il m'a toujours semblé que c'était si long, si fatigant de mourir. » Il y a aussi l'imparable Emil Cioran qui réagit ainsi lorsque sa mère, pas très douée en psychologie infantile, avouons-le, lui annonça qu'elle aurait donc dû avorter : « Cela m'a fait brusquement un immense plaisir. Je n'étais donc qu'un accident ! Dans ces conditions, que pouvais-je encore

espérer ? » Bien entendu, il faudrait nuancer ici les propos, mais, encore une fois, pourquoi gâcher son plaisir d'appliquer un peu d'humour salvateur ? « Il vaut mieux être animal qu'homme, insecte qu'animal, plante qu'insecte, et ainsi de suite. Le salut ? Tout ce qui amoindrit le règne de la conscience et en compromet la suprématie. » « J'aimerais être libre. Libre comme un mort-né. » Peut-être faut-il lire Cioran comme un maître de l'humour noir ? Ne nous arrêtons pas en si bon chemin : convoquons à la barre des témoins anti-humour le grand écrivain autrichien Thomas Bernhard : « Toute ma vie je n'ai rien admiré davantage que ceux qui se suicident [...] Je me méprisais parce que je continuais à vivre. » Ce n'est pas un hasard si la plupart des « héros » choisis par Huston ont connu des enfances plutôt malheureuses, des relations troubles avec leurs parents et ont cultivé la haine de l'enfance puisqu'elle représente, dans des conditions normales, l'âge de l'innocence, du jeu et du rire par excellence.

Pourtant, la conscience lucide d'un univers en manque de sens ne nous confine pas automatiquement dans la torpeur. Par exemple, aux dires de Milan Kundera, il ne faudrait pas ignorer l'aspect comique du *Procès* de Kafka, chef d'œuvre de l'absurde. Même que, « quand Kafka a lu à ses amis le premier chapitre du *Procès*, tout le monde a ri, y compris l'auteur. » L'absurde ne nous met pas seulement en face de l'aspect tragique de la vie, il nous en dévoile aussi son aspect comique. « Et si tout n'était qu'illusion ? Si rien n'existait ? Dans ce cas, j'aurais payé ma moquette beaucoup trop cher » écrit Woody Allen dans *Dieu, Shakespeare et moi*.

Il faut distinguer ici l'humour de l'absurde ; les deux partent du même fait que quelque chose ne *colle* pas dans le monde dans lequel nous vivons. Mais si l'absurde a plutôt tendance à être pris très au sérieux par les philosophes - le non-sens, le nihilisme : Schopenhauer, Nietzsche, Camus, Cioran, bien des penseurs se sont attardés sur l'absence de sens sans trouver cet état de fait bien drôle – l'humour, lui, ne s'en mortifie pas : la vie est absurde ? Peut-être, mais ce n'est pas une raison pour s'empêcher de rigoler !

4. En guise de conclusion

Une vie sans humour ne serait pas une vie humaine vraiment réussie. Il lui manquerait cette distance nécessaire et salutaire face à la dureté existentielle. Faire preuve d'humour, c'est refuser de se laisser noyer par le côté sombre des choses, c'est faire un pied de nez au malheur, c'est lui dire que, bien qu'il aura sans doute le dernier mot, je lui suis supérieur, malgré tout. Même s'il ne saurait jamais remplacer la réflexion philosophique comme telle, l'humour peut nous mettre sur la voie de la réflexion. Il peut devenir une arme critique, procéder à la *reductio ad ridiculum* et servir de soupape contre la stupidité et les malheurs.

À propos, Momos, dieu de la raillerie, trouva refuge auprès de Dionysos, le seul qui le comprit vraiment. Ils n'ont pas dû s'ennuyer ces deux-là.

Présentation.

Si l'auteur n'a pas connu de brillante carrière universitaire avec tout ce qu'elle peut comporter d'intéressant (séminaires, recherches, année sabbatique, conférences et quelques scandales bien épicés), c'est sûrement parce qu'il manquait un peu d'esprit de sérieux, enfin c'est ce qu'il se plaît à se dire après-coup.

Le voilà donc enseignant de philosophie au niveau collégial, là où l'humour peut servir de planche de salut devant des classes vraiment pas gagnées d'avance, surtout un vendredi après-midi de canicule, où il se met en tête d'aborder la preuve ontologique de l'existence de Dieu pour combler les 25 minutes restantes. Sa fille aînée le somme constamment de ne pas répéter ses blagues plates devant ses classes. Peine perdue ; il ne peut s'en empêcher. Aussi remercie-t-il ceux et celles qui rient poliment, même si ça ne donne aucun point supplémentaire.

Notes

Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1995, p. 131.

Lucien Guirlinger, *De l'ironie à l'humour, un parcours philosophique*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 1999, p. 41.

Eric Lax, *Entretiens avec Woody Allen*, Paris, Plon, 2008, pp. 398-399.

André Comte-Sponville *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, 2001, pp. 282-283.

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, Livre IV, § 57, tr. fr. A. Burdeau, Alcan, P.U.F. éd., tome 1. André Comte-Sponville a déjà décrit cette phrase comme étant la plus triste de toute l'histoire de la philosophie.

Nancy Huston, *Professeurs de désespoir*, Actes Sud/Léméac, 2004. Toutes les citations qui suivent sont tirées des pages suivantes : p. 24, p. 63, p. 66, p. 82, p. 89, p. 102, p. 123, p. 188.

Bibliographie

Simon Critchley, *De l'humour*, Paris, éditions Kimé, 2004, 121 p.

Luc de Brabanderie, *Petite philosophie des histoires drôles*, Paris, Eyrolles, 2007, 94 p.

Lucien Guirlinger, *De l'ironie à l'humour, un parcours philosophique*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 1999, 65 p.

Érasme, *Éloge de la folie* (1509), Paris, Garnier-Flammarion, 1964.